

Le Jura bernois
N° 16 Lundi 21 janvier 1929

Le nouveau livre de Wilfred Chopard
Ariste et Callias

ou

« Faut-il enseigner la grammaire aux enfants »

– La grammaire ? Et s'il faut l'enseigner aux enfants ? Et de quelle façon et par quels moyens, encore ? Non, permettez, vous avez envie de nous faire bâiller d'ennui ! Et nous faire perdre notre temps ! Dieu sait si nous avons autre chose à faire qu'à perdre du temps. Voyons ! Qu'est-ce que vous voulez que ça nous fasse la grammaire ? Est-ce que les jeunes écrivains s'en soucient ? Et les journalistes qui n'ont même pas le temps de penser à ce qu'ils écrivent, et les hommes d'affaires qui tapent des lettres pires que des télégrammes. Non, très peu pour nous, la grammaire. Laissez cela ! C'est affaire aux pédagogues ; ils se débrouilleront bien tout seuls avec elle ! Parlez-nous des romans en style de syncope, qui nous secouent et nous font vibrer, à la bonne heure ! – et encore il ne faut pas qu'ils traînent. Nous avons les nerfs fatigués. Il nous faut des plaisirs vifs et rapides...

– Stop ! Ne vous emballez pas. Ce n'est du tout cela, ou plutôt c'est mieux que cela. Attendez. Ariste et Callias vous offrent des plaisirs aussi, mais des plaisirs vifs et reposants, comme une villégiature. Hein, quoi ? ça vous surprend ? Vous avez cru que c'était un manuel ? Un manuel, ce livre et rien de plus ? Quelque chose de pédant et d'embêtant ? Erreur, erreur ! C'est une villégiature ! Oui, ou du moins c'est vécu en pleine montagne, à quelque mille mètres d'altitude, en été. Près des glaciers, dans un bon petit hôtel de Suisse, avec des pâturages, du bon air toute la journée et du lait frais ! Voilà qui peut convenir à des nerfs fatigués. Tiens, pourquoi ce sourire sceptique ? Qu'est-ce que vous avez ? Vous ne comprenez plus ? Un peu de patience. Je vois M. Wilfred Chopard, à son tour sourire d'un sourire ! Toujours le même : lucide, lucide, infiniment lucide ! Attendez, je vais vous expliquer. Vous connaissez, M. Wilfred Chopard. Oui, je vois que vous le connaissez. Qui ne le connaîtrait pas, ici, dans son Jura natal ! Eh bien ! M. Wilfred Chopard tenait au « Démocrate », la rubrique du « mouvement des lettres françaises ». Il y faisait chaque semaine, la critique des livres nouveaux et même... anciens. Vous vous souvenez. C'était une critique nourrie de savoir, clairvoyante et courageuse.

Quand M. Wilfred Chopard pensait noir il ne disait pas blanc, mais comme il pensait. Pour dire ainsi la vérité, il devait parfois un peu bousculer le voisin. Il n'en tirait aucun plaisir, mais il faisait son devoir. Et les masques, vous vous souvenez ce qu'il en faisait. Il les grattait, les piquait, les fendait. Alors, on voyait apparaître les visages. Oh ! ils n'offraient pas toujours un spectacle bien beau à contempler ! Mais quels documents pour l'étude des mœurs littéraires d'aujourd'hui !

Or tandis que M. Wilfred Chopard poursuivait son utile besogne de critique, il s'adonnait aussi à d'autres travaux, dont il savait bien qu'un jour il pourrait tirer parti. Il s'intéressait aux questions de style, de langue, de grammaire. Quelle matière lui offrait, sous ce rapport, la production de tous les amateurs de « gloire en cinq sec » qui encombrant le marché littéraire ! Vous figurez-vous quel champ d'observation cela représente pour un esprit aussi averti ? M. Wilfred Chopard a dû passer de bons moments dans son travail de prospection ! Et d'autres aussi, des moments rudement pénibles pour un lettré amoureux du beau et à qui, comme disait Remy de Gourmont rien de ce qui touche à la langue française ne saurait être indifférent.

Puis, il y avait l'école. Là aussi, M. Wilfred Chopard a pu promener sa curiosité vigilante. Il a été mêlé aux milieux pédagogiques. Il y a pu étudier les théories actuellement en faveur, il y a pu suivre les réactions de la jeunesse. Il observait, il réfléchissait. Et puis, un jour, il partit pour la montagne. Et regardez comme le hasard fait bien les choses : dès les premiers jours de villégiature, il rencontre deux amis. L'un justement est un vieux pédagogue-philosophe, le propre maître de M. Wilfred Chopard – et c'est Ariste. L'autre est un jeune intellectuel qui adore la vie et c'est Callias. Et voilà ces trois sages installés dans le même petit hôtel et décidés à passer ensemble de beaux mois de vacances. Vous pensez bien qu'ils ne vont pas parcourir le pays de Baedeker en mains, ou plutôt la carte de géographie. Non, ils ne suivent pas les itinéraires tracés sur le grand tableau de l'hôtel. Ils choisissent leurs excursions au gré de leur caprice. Et puis, surtout, ils parlent, ils discutent hors la bousculade, à la façon de ces sages dont on a pu dire qu'ils avaient dans l'esprit le « sel attique ? ». De quoi parlent-ils ? De la grammaire.

Et il y a grammaire et grammaire. C'est un paradoxe, un contresens ? Même pas. Il y a grammaire et grammaire comme il y a style et style depuis que tout le monde se pique de réformer le langage, à commencer par le ministre français de l'instruction publique, jusqu'aux auteurs suisses de manuels scolaires. Il y a la grammaire de M. Ferdinand Brunot et celle de M. Abel Hermant, il y a la grammaire de Hatzfeld et Darmesteter et celle de M. Maurice Rostand. Il y aura même, paraît-il la grammaire de l'Académie française !

Vous voyez tout l'intérêt du sujet pour des esprits aussi curieux, aussi libres, aussi déliés que ceux d'Ariste, de Callias et de M. Wilfred Chopard. Et c'est la relation de leurs entretiens que nous apporte le livre. C'est un dialogue étincelant, où la verve et l'ironie, de M. Wilfred Chopard se sont donné libre cours joyeusement.

Oh ! non, pas de pédantisme. Ni de cabinet, ni de salon, ni d'aucune sorte. Une note critique sur un domaine important du langage, une vue critique exprimée dans les formes de la vie. Les personnages parlent avec une inaltérable bonne humeur. On se passionne pour leurs opinions. On goûte les charmants paysages et les petits faits de l'aventure quotidienne qui viennent s'incorporer au récit. Et quand les trois amis se séparent, après avoir caressé l'idée de fonder une revue où ces problèmes de la langue seraient étudiés, non par des pédants, mais par des écrivains, pour les écrivains, on regrette que la villégiature ait été si courte. On a lu le livre d'un trait sans panne, et à la dernière page on en a encore envie. De combien de romans dits passionnants, pourrait-on en dire autant ? D'ailleurs, le tour aimable que M. Wilfred Chopard sait donner à sa pensée n'enlève rien au mordant et à la hardiesse de ses critiques. Il ne doute pas qu'elles ne fassent éclater des orages. Il ne les craint pas. Il sait que, dans la lutte pour la vérité, si on ne peut éviter de donner des coups, il faut aussi être prêt à en recevoir. Il ne se fait du reste pas d'illusion sur l'inégalité de cette lutte. N'a-t-il pas mis, au seuil de son livre, ce distique choisi dans La Fontaine :

« L'homme est de glace aux vérités,
» Il est de feu pour les mensonges. »

W. RENFER.